

—Qu'y a-t-il ? demanda M. Leblond, puis, sans transition il ajouta : Parlez plus bas, Madeleine. . . . vous savez bien que M. l'abbé repose. . . .

Le Lorrain était entré dans le vestibule dont la servante referma la porte derrière lui.

—C'est M. Raymond Schloss, fit-elle alors en baissant la voix pour répondre à la question du docteur, M. Schloss, le garde général de M. le comte Emmanuel d'Areynes, l'oncle de M. l'abbé. . . . Il arrive de Fenestranges. . . . Venez, venez, monsieur Schloss. . . .

Et, prenant au Lorrain sa valise qu'elle plaça sur une chaise de l'antichambre, elle le poussa dans la salle à manger, en ajoutant :

—Quel bonheur de vous voir ! Vous allez au moins nous donner des nouvelles de M. le comte ! Mais, pour sûr, vous n'avez pas déjeuné ! Asseyez-vous à table. Je vais mettre votre couvert. . . . Nous commençons à peine quand vous avez sonné. Voici M. le docteur Leblond et sa dame. . . . Nous lui devons la vie de M. l'abbé. . . . Ah ! mon pauvre monsieur Raymond, quel affreux malheur !. . . . Blessé. . . . blessé à mort, notre pauvre cher M. l'abbé. . . . Mais grâce à M. le docteur Leblond, qui est un chirurgien comme on n'en voit guère, nous le sauverons. . . .

Tout en parlant avec une volubilité qui n'était point dans ses habitudes et décelait la grande joie que lui causait l'arrivée du Lorrain, Madeleine oubliait la recommandation de l'ancien chirurgien-major, et peu à peu cessait de mettre une sourdine à sa voix.

Le docteur fut obligé de la rappeler à l'ordre.

—Parlez donc plus bas ! lui dit-il.

Raymond, étonné et étourdi par le flux de paroles de la vieille servante, n'avait pu placer un mot.

Toutefois la dernière phrase de Madeleine : *Grâce à M. le docteur Leblond, nous le sauverons !*. . . . avait attiré violemment son attention.

—Monsieur, fit-il d'une voix basse et altérée en s'adressant à l'ancien chirurgien-major, je connais le terrible accident arrivé à M. le vicair. La triste nouvelle nous est arrivée à Fenestranges par l'intermédiaire de M. Gilbert Rollin, le cousin par alliance de M. l'abbé. . . . Mais les dépêches que nous avons reçues de lui, et ses lettres, se contredisaient à quelques heures de distance. . . . J'arrive donc ici le cœur rempli d'angoisse et de crainte. . . . Dites-moi la vérité, je vous en supplie, monsieur. . . . la vérité tout entière. . . . M. Raoul est vivant puisque Madeleine a dit : *Nous le sauverons !* Mais est-il bien certain que vous le sauverez ?

—Cela est absolument certain, mon ami, répondit le chirurgien-major, la blessure était grave et le blessé à deux doigts de la mort, mais grâce au Ciel je suis aujourd'hui en mesure d'affirmer qu'aucune complication imprévue n'est à craindre et que M. l'abbé d'Areynes se trouve hors de danger. . . .

Raymond pleurait à chaudes larmes et la vieille Madeleine l'imitait.

—Ah ! je vais donc le voir ! murmura le garde-chasse au milieu de ses sanglots étouffés.

—Quant à cela, non ! répliqua le médecin.

—Je ne le verrai pas ? fit Schloss avec un étonnement mêlé de crainte.

—En ce moment, c'est impossible. . . .

—Vous refusez de me laisser approcher de M. Raoul !

—Absolument !

—Mais, pourquoi ? il est donc encore en péril, quoi que vous en ayez dit tout à l'heure ?

—Il n'est pas le moins du monde en péril, mais nous devons lui éviter toute émotion, qu'elle soit pénible ou joyeuse. . . . Une sensation vive pourrait rouvrir sa blessure à peine cicatrisée et le danger réparaîtrait. Or, fatalement, en vous voyant, l'abbé éprouverait une émotion violente. . . . Voulez-vous le tuer ?

—Grand Dieu !!

—Comprenez donc que notre malade, jusqu'à son entier rétablissement, ne doit voir personne, et vous moins que tout autre !

—Et cependant, fit Schloss avec l'accent d'un véritable désespoir, il faut que je le voie. . . . il faut que je lui parle. . . .

En ce moment Madeleine, devenue très pâle, posa la main sur l'épaule du garde général.

Elle venait d'apercevoir pour la première fois le crêpe de sa cape et le crêpe de son bras.

—Vous apportez ici une mauvaise nouvelle, monsieur Schloss. . . balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

Raymond, au lieu de répondre, demanda :

—N'avez-vous pas vu M. Gilbert Rollin ?

—Si, je l'ai vu. C'est moi qui suis allée lui apprendre que M. l'abbé d'Areynes était blessé. . . .

—Quand avez-vous fait cette démarche ?

—Il y a trois jours.

—Et il ne vous a rien dit ?

—Que sa femme lui avait donné une petite fille.

—Pas autre chose ?

—Pas autre chose. . . .

—Il ne portait point le deuil ?

—Je ne m'en suis pas aperçue. . . .

—Ah ! ma pauvre Madeleine, murmura le garde-général, vous ne vous trompiez point en disant que j'apportais ici une mauvaise nouvelle. . . . Le comte Emmanuel est mort !

—Mort !

Ce mot sinistre fut répété à la fois par le médecin, par sa femme et par Madeleine.

Raymond poursuivit :

—Frappé d'une congestion cérébrale en apprenant la mort de son neveu bien-aimé M. l'abbé d'Areynes !. . . .

La foudre tombant au milieu de la pièce où se trouvaient les auditeurs de Raymond n'aurait pu produire sur eux une impression plus terrible que celle résultant de la nouvelle sinistre apportée par le Lorrain.

Madeleine s'était agenouillée en faisant le signe de la croix.

Mme Leblond tremblait de tout son corps.

Seul, le chirurgien avait gardé un peu de sang-froid.

—Que dites-vous là, mon ami ? demanda-t-il à Raymond, comme s'il espérait avoir mal entendu ou mal compris. . . .

—Je dis qu'une lettre écrite par M. Gilbert Rollin, à la date du 1er juin, arrivée à Fenestranges le 3, et annonçant la mort de l'abbé d'Areynes, a tué le comte Emmanuel aussi sûrement qu'aurait pu le tuer une balle de carabine en plein cœur !. . . . Voici cette lettre, monsieur le docteur. . . . la voici. . . .

Et Raymond, tirant de son portefeuille plusieurs papiers, tendit au chirurgien la lettre fatale.

—Mon Dieu !. . . . Seigneur mon Dieu ! balbutiait Madeleine affolée. Prenez pitié de nous !. . . .

—Voyons, soyons calmes !. . . . interrompit M. Leblond après avoir pris connaissance des lignes écrites et signées par Gilbert Rollin, et raisonnons posément. . . . Cette lettre est infâme ! Quel but voulait donc atteindre M. Rollin en l'adressant au comte ?

—Celui qu'il a atteint, monsieur !. . . . Il voulait jouir plus vite de l'usufruit attribué à sa femme par le testament du comte Emmanuel.

—Le monstre ! s'écria Madeleine.

—Mais, reprit le chirurgien, il y a dans tout cela quelque chose de confus que je m'explique mal.

—Quoi donc ? demanda Schloss.

Le 1er juin, jour où M. Rollin a écrit, Madeleine ne lui avait pas encore rendu visite. . . .

—Et quand je l'ai vu, fit à son tour Madeleine, il ne savait pas que M. l'abbé d'Areynes avait été dangereusement blessé. . . .

—Ou plutôt il voulait paraître l'ignorer, répliqua Raymond Schloss.

—Le gremlin en était bien capable ! murmura la servante.

LX

L'ancien chirurgien-major reprit :

—Madeleine a vu M. Rollin le 3 juin, la date est précise dans ma mémoire. . . . C'est ce jour là que je l'ai engagée à aller prévenir la famille de M. d'Areynes de l'état dans lequel il se trouvait. . . . Elle est partie d'ici vers deux heures. . . .

—A deux heures précises j'arrivais rue Servan. . . . appuya Madeleine.

—Ce jour-là, dit Raymond, le comte Emmanuel recevait, à neuf heures du matin, la lettre qui l'a tué. . . .

—A-t-on télégraphié à M. Rollin la nouvelle de cette mort ? demanda le chirurgien.

—Oui, monsieur. . . . répondit le Lorrain. On croyait que M. Raoul n'existait plus, et une heure environ après la catastrophe on télégraphia à M. Rollin que sa présence était nécessaire à Fenestranges, puisqu'il se trouvait, par sa femme, le seul représentant de la famille.

—A quelle heure a-t-on déposé cette dépêche ?

—A dix heures précises. . . . C'est moi-même qui l'ai portée au bureau du télégraphe.

—En combien de temps pouvait-elle arriver à destination ?

—M. Pertuiset et moi nous avions compté deux heures. . . . au bureau de poste on m'affirma qu'il ne fallait pas plus, les communications avec Paris étant parfaitement rétablies. . . .

—Par conséquent monsieur Rollin devait connaître la mort du comte d'Areynes quand il a reçu la visite de Madeleine. . . .

—Ce n'est pas douteux.

—Pourquoi ne m'en a-t-il point parlé ? demanda la servante.

—Pourquoi ? Parbleu il devait avoir ses raisons, le scélérat !. . . . répliqua Raymond Schloss. Sachant que le coup porté par lui avait frappé juste, c'est après votre départ qu'il expédia à Fenestranges une première dépêche annonçant que l'abbé d'Areynes était sauvé, et,